



**HAL**  
open science

# De la question au dialogue... A propos des enquêtes en Afrique noire

Tatiana Yannopoulos, Denis-Constant Martin

► **To cite this version:**

Tatiana Yannopoulos, Denis-Constant Martin. De la question au dialogue... A propos des enquêtes en Afrique noire. Cahiers d'études africaines, 1978, 18 (71), pp.421-442. 10.3406/cea.1978.2385 . halshs-03848998

**HAL Id: halshs-03848998**

**<https://shs.hal.science/halshs-03848998>**

Submitted on 8 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License

---

## De la question au dialogue... À propos des enquêtes en Afrique noire.

Madame Tatiana Yannopoulos, Monsieur Denis Constant Martin

### Abstract

T. Yannopoulos & D. Martin — Front Query to Dialogue : Concerning Inquiries in Black Africa. A new consideration of the various problems of the field worker doing research in an alien milieu. Non-directive group dynamics can provide a good means for supplementing interviews and questionnaires, especially in an African context — a point discussed and contested in J.-L. A.'s comment.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Yannopoulos Tatiana, Martin Denis Constant. De la question au dialogue... À propos des enquêtes en Afrique noire.. In: Cahiers d'études africaines, vol. 18, n°71, 1978. pp. 421-442;

doi : <https://doi.org/10.3406/cea.1978.2385>

[https://www.persee.fr/doc/cea\\_0008-0055\\_1978\\_num\\_18\\_71\\_2385](https://www.persee.fr/doc/cea_0008-0055_1978_num_18_71_2385)

---

Fichier pdf généré le 16/05/2018

TATIANA YANNOPOULOS

et

DENIS MARTIN

## De la question au dialogue...

### A propos des enquêtes en Afrique noire\*

« On ne peut douter que le grand mouvement qui anime le corps des sociétés et des cultures du Tiers monde soit incompatible avec le confort intellectuel. »

G. BALANDIER, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*.

Qu'il s'agisse de sociologie, d'économie, de science politique, pour nous borner au seul domaine de ce qu'on nomme « sciences sociales », le discours et l'écrit de recherche sur l'Afrique restent encore très largement le fait d'étrangers aux pays dont il est question. Il suffit de prendre n'importe quelle bibliographie courante des études africaines pour s'en convaincre. En guise d'explication, ou d'excuse, on invoque le poids de l'histoire, donc les « traditions » héritées des systèmes coloniaux, ou le faible développement de la recherche en Afrique même. Alibi trompeur sinon falsificateur, car il aboutit à entériner l'ignorance fréquente des travaux menés en Afrique par des Africains, à nier l'intérêt des revues et publications venant de plus en plus nombreuses des pays africains. Mais plaider pertinent en un certain sens puisqu'il situe d'emblée la recherche africaniste à l'intérieur d'un système de relations inégales tissé entre l'Europe-Amérique et l'Afrique. Ce système imprègne en fait la recherche aussi bien dans ses conditionnements théoriques que dans ses modalités concrètes et pratiques ; il se traduit en particulier par le fait que ce sont en majorité des étrangers qui interrogent l'Afrique et répondent aux questions qu'ils ont eux-mêmes conçues et posées. Il ne s'agit pas ici de faire le procès de toutes les études africanistes, de faire le procès des africanistes étrangers, de faire ainsi notre propre procès, mais d'essayer

\* Ce texte reprend pour une large part certaines des conclusions présentées in T. YANNOPOULOS et D. MARTIN, *Les questions d'Endama. De quelques problèmes méthodologiques posés par les enquêtes en milieu africain et en particulier chez les étudiants camerounais*, Paris, Université René Descartes, 1973, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, 379 p.

à propos d'un cas très particulier — l'évaluation des résultats obtenus à l'aide de diverses méthodes d'enquêtes — de cerner les conséquences qu'implique cette situation du point de vue des résultats de la recherche, donc de l'accès à la connaissance. Aussi n'est-il pas question pour nous de nier la richesse du regard étranger sur une réalité donnée<sup>1</sup>, mais de rechercher les formes les plus stimulantes de l'éclosion de cette richesse, réelle en tant seulement qu'elle est partagée, issue d'une relation égale et sans équivoque<sup>2</sup>.

### 1. *La sociologie en question*

Qui est, d'abord, ce chercheur venant interroger l'Afrique et les Africains ? Un individu détenteur d'un certain savoir, dont l'esprit, et sans doute aussi le corps, a été dessiné en fonction de certains modes de penser et d'agir ; un homme qui dans sa pratique convoque certains langages. Bref, et formulé ainsi, cela n'apparaît pas très original, c'est un homme qui vit et a vécu dans et par une certaine vision du monde, une certaine mise en forme du monde ; une mise en forme apprise ou élaborée qui, bien que fréquemment parée d'atours universalistes, est souvent étroitement particulariste. Presque toujours, spontanément, quoi qu'il en ait dans son désir d'« estrangement », c'est celle-ci qui tendra à reparaître à la surface de l'esprit inquisiteur et du corps déplacé.

Pourquoi se retrouve-t-il là ? Pourquoi a-t-il tenu à délaissier, un tant soit peu, le monde de ses habitudes ? Formulée autrement, c'est la même question que posait, lors de conférences retransmises par la BBC en 1950, E. E. Evans-Pritchard — et d'y répondre, ou plus exactement de l'éluder dans les phrases suivantes :

« Pourquoi étudier l'anthropologie sociale ? On peut interpréter cette question et y répondre de plusieurs façons. On peut l'interpréter comme une question sur les motivations qui poussent un individu à devenir anthropologue. Chacun de nous donnerait sans doute une réponse différente. Pour beaucoup, moi y compris, je crois que la réponse serait la suivante : 'Je n'en sais rien', ou pour s'exprimer comme l'un de mes collègues américains : 'Bah ! je crois que j'aime bien les voyages'. »<sup>3</sup>

Il n'est pas dans notre propos de répondre à cette interrogation, ni de faire une étude sur les motivations des ethnologues, des « sociologues du sous-développement ». Mais, dans la perspective de la méthode et des techniques d'enquête sociologique utilisées par un homme étranger à la culture dans laquelle il « opère », quelle portée accorder à ce « je n'en sais rien », à ce « j'aime bien les voyages » — si tant est que tous les ethno-

1. Sans verser non plus dans le mythe du « meilleur recul à l'endroit de la société différente » que dénonce Yaya WANE, « Réflexions sur la recherche sociologique en milieu africain », *Cahiers d'Études africaines*, X (3), 39, 1970 : 396-397.

2. Sur la position d'un chercheur africain enquêtant en France, cf. Shaka BAGAYOGO, « Un Africain aux champs : leçons d'un stage », *Cahiers d'Études africaines*, XVII (2-3), 66-67, 1977 : 365-368.

3. E. E. EVANS-PRITCHARD, *Anthropologie sociale*, Paris, Payot, 1969 : 137.

logues, les sociologues « tiers-mondistes » puissent se retrouver en ces réponses — ? Faut-il y lire la crainte de se dévoiler ; un désir d'exotisme, saisi comme insatisfaction à vivre dans la société de formation et la recherche d'un « ailleurs meilleur » ? Autre chose encore ? A défaut de le pouvoir résoudre, peut-être est-il nécessaire de garder ce problème présent à l'esprit ; car il met en lumière un double mouvement susceptible de gauchir les enquêtes, donc les informations recueillies, donc l'interprétation qui leur sera donnée : d'une part, refus partiel de l'univers d'origine de l'enquêteur et pourtant impossibilité de le renier, de s'en abstraire totalement ; d'autre part, attrait, attirance pour un monde qui cependant ne pourra être vu qu'avec des yeux qui ont appris à voir ailleurs, en d'autres lieux, en d'autres temps. Si l'Afrique est « ambiguë », l'Africaniste ne l'est vraisemblablement pas moins.

Ce n'est sans doute pas autre chose que disait Georges Balandier, décrivant ce sentiment d'une césure interne, cette frustration devant l'impossibilité de résoudre les différences, d'absorber l'autre et de se laisser par lui absorber ; face à un rituel *bwiti* au Gabon : « Je me découvre radicalement étranger, insolite, figé dans mon respect humain, encombré d'un corps qui a perdu le souvenir de ses possibilités exaltantes. Je me sens une sorte d'infirme auquel personne ne peut accorder la moindre attention. »<sup>4</sup>

Ici se lit<sup>5</sup> l'impossibilité pour l'ethnologue, pour le sociologue, de devenir absolument autre — mais est-ce vraiment l'objet, voire la simple nécessité de son travail ? — ou même de suivre les conseils prodigués par Evans-Pritchard qui souhaitait qu'un anthropologue fût capable de « sentir et penser alternativement comme un sauvage et comme un Européen »<sup>6</sup>. Et c'est pour cela que E. R. Leach, entreprenant de « repenser » l'anthropologie, constatant que « le noyau essentiel de l'anthropologie sociale est le travail de terrain — la compréhension du mode de vie d'un peuple en particulier. [Et que] ce travail de terrain constitue un type d'expérience extrêmement traumatisant sur le plan personnel et [que] l'implication de l'anthropologue en tant que personne dans son travail se reflète dans sa production »<sup>7</sup>, pensait devoir mathématiser l'anthropologie afin de lui donner, au moins au niveau de la généralisation, une objectivité plus grande ; afin de la soustraire aux déformations trop nombreuses que lui font subir les individus qui, enquêtant, observant, ne peuvent rester extérieurs aux phénomènes qui se vivent sous leurs yeux et s'y projettent plus ou moins consciemment. Cependant, il est aujourd'hui possible de penser que les mathématiques,

4. G. BALANDIER, *Afrique ambiguë*, Paris, Union générale d'éditions, 1962 : 255 (« Coll. 10/18 »).

5. Comme d'ailleurs dans l'expérience initiatique de Robert JAULIN, *La mort Sara. L'ordre de la vie ou la pensée de la mort au Tchad*, Paris, Union générale d'éditions, 1971, 448 p. (« Coll. 10/18 »).

6. EVANS-PRITCHARD : 104.

7. E. R. LEACH, *Rethinking Anthropology*, London, University of London Press/the Athlone Press, 1966 : 1.

langage structuré, donc instrument d'une certaine mise en forme du monde, n'offrent pas nécessairement de plus grande neutralité, ou qu'à tout le moins, elles interviennent trop tard pour cela. L'homme décidément ne peut être effacé du devant de la scène.

Mais, s'il est sous les feux de la rampe, qui se tient en coulisse ? Car il y a bien des lustres que ni l'anthropologie ni la sociologie ne peuvent être le fruit des efforts d'un individu travaillant pour son propre compte. L'un des maîtres mots de l'étude ou de l'enquête sociologique est désormais « financement »... La question posée par Evans-Pritchard peut aussi se lire « pour qui étudier l'anthropologie sociale » ? Et c'est souvent bien ainsi que l'entendent les étudiés, les enquêtés, les observés, comme en témoignent les résistances rencontrées par Jean-Pierre Ndiaye lors de son enquête sur les étudiants africains en France et exprimées sous la forme de contre-questions : « Pour qui travailles-tu ? Qui te paye ? Chez qui vas-tu publier ? »<sup>8</sup>

Evans-Pritchard rappelle, dans sa série de conférences à la BBC, le rôle que jouèrent administrateurs coloniaux et missionnaires comme collecteurs d'information lorsque l'anthropologie balbutiait encore et avant que les anthropologues eux-mêmes ne se décident à « faire du terrain ». Sans nul doute, leur angle de visée marqua la discipline en ses débuts. Mais, même ensuite, lorsque les « professionnels », comme les désigne Evans-Pritchard, se dispersèrent dans les sociétés « primitives », ils furent toujours, à un degré ou à un autre, liés à des gouvernements coloniaux ou à des gouvernements qui, pressentant l'inéluctabilité des indépendances, recherchaient les moyens de se présenter en successeurs. Evans-Pritchard le reconnaît bien volontiers : « Il se trouve que les anthropologues étudient surtout des sociétés primitives et les informations qu'ils amassent et les conclusions auxquelles ils arrivent ont évidemment quelque rapport avec les problèmes que posent l'administration et l'éducation des peuples primitifs. »<sup>9</sup>

Là encore, les besoins du commanditaire influent nécessairement à la fois sur l'état d'esprit de l'observateur enquêteur, sur la définition des buts de son enquête et sur la manière dont il mènera celle-ci.

Aujourd'hui, les gouvernements colonialistes ont été soufflés par le grand vent des indépendances ; il n'y a plus (ou presque) que des gouvernements de pays plus développés promouvant des politiques de coopération avec des pays moins développés. Et les universitaires ont succédé aux administrateurs coloniaux ; mouvement qui, d'ailleurs, s'était amorcé bien avant la « décolonisation ». Les traditions des universités ou des centres de recherche scientifique semblent un garant de l'indépendance des chercheurs. Sans doute. Mais, sans entrer dans le détail des problèmes posés par le financement de la recherche scientifique aujourd'hui, surtout dans les pays où les liaisons entre celle-ci et le grand capital sont pour le

8. J.-P. NDIAYE, *Enquête sur les étudiants noirs en France*, Paris, Éditions Réalités africaines, 1962, 315 p.

9. EVANS-PRITCHARD : 138.

moins étroites, l'on sait le rôle central joué par les universités dans la diffusion des idéologies dominantes et la reproduction des structures sociales. Par ailleurs, il n'est pas rare que les études les plus intensives, les plus approfondies soient menées, non par des universitaires au sens strict du terme, mais par des hommes travaillant pour des organismes étatiques ou privés spécialisés dans la coopération technique. On ne peut occulter ni le politique, ni l'économique en ce domaine ; et ce n'est sans doute pas un hasard si tout un courant de la sociologie du développement américaine<sup>10</sup> peut être lu comme un alibi idéologico-scientifique de la politique des États-Unis.

Le rapport de la connaissance au pouvoir, donc de la méthode qui doit aboutir à la connaissance du pouvoir, apparaît ici pleinement. Et la constatation ingénue d'Evans-Pritchard s'actualise, dans un sens critique, aussi bien chez des sociologues comme Jean Copans, écrivant : « L'évolution des théories et des idéologies en anthropologie et sociologie africaines est liée à la nature des rapports entre les métropoles et l'Afrique, entre le lieu d'élaboration de la théorie et son champ d'application »<sup>11</sup>, que chez des « experts » du développement socio-économique éprouvant le besoin de replacer une tentative d'amélioration des méthodes d'investigation en milieu rural africain dans le cadre d'une étude de la transition des rapports sociaux et de l'évolution de l'échange des marchandises à l'intérieur du marché mondial<sup>12</sup>.

L'élucidation de ce rapport au pouvoir apparaît immédiatement comme une nécessité non simplement morale, mais bien proprement méthodologique. D'une part, elle doit permettre de combattre ce que Jean Copans appelle « les idéologies spontanées des savants, obstacle épistémologique récurrent et normal du processus scientifique »<sup>13</sup> ; de l'autre, elle est la condition d'un véritable accès à la compréhension des phénomènes sociaux dans les dimensions concrètement vécues par les « enquêtés » eux-mêmes. Dimensions au nombre desquelles entrent les enquêteurs, les sociologues, en tant que représentants *nolens volens* d'un monde extérieur associé à l'oppression, liés (par permis de recherche et contacts administratifs interposés) à un système de pouvoir présent et rarement perçu comme totalement bienveillant, investis d'un droit de question qui, au départ, n'est pas octroyé par la communauté des questionnés<sup>14</sup> : « ... toute recherche est sujette à caution dans les résultats

10. Celui que critique vertement André GUNDER-FRANCK, « Sociologie du développement et sous-développement de la sociologie », in Id., *Le développement du sous-développement*, Paris, Maspero, 1969, 376 p. (« Textes à l'appui »).

11. J. COPANS, « Pour une histoire et une sociologie des études africaines », *Cahiers d'Études africaines*, XI (3), 43, 1971 : 431.

12. Cf. AMIRA (Groupe de recherche pour l'amélioration des méthodes d'investigation en milieu rural africain), *Bilan des travaux de la création du groupe à mi-1978*, Paris, Association française des instituts de recherche pour le développement, juin 1978, 80 p. multigr.

13. COPANS : 427.

14. G. ALTHABE, *Oppression et libération dans l'imaginaire*, Paris, Maspero, 1969, 357 p.

qu'elle appréhende quand elle est inféodée à l'autorité, voire seulement si elle a tendance à s'afficher avec cette autorité. »<sup>15</sup>

Pour procéder à cette élucidation, l'enquêteur doit d'abord s'interroger sur lui-même et sa culture d'appartenance avant d'en interroger d'autres et de sonder leur société ; il faut qu'il puisse répondre autre chose que « je n'en sais rien » quand on lui demande pourquoi il fait ce travail ; il faudrait aussi qu'on ne laisse plus écrire sans sourciller : « La plupart des bons enquêteurs sont à peine conscients de la manière exacte dont ils récoltent leurs informations. »<sup>16</sup>

Bref, l'enquête sociologique en Afrique ne peut être conduite de même manière que l'enquête sociologique en Europe ou en Amérique du Nord, et la première condition pour qu'elle puisse aboutir à des conclusions ayant un minimum de validité est la prise de conscience de cette réalité. C'est un drame qui peut alors se nouer, car nous admettons que nous, universitaires français, occidentaux, avec tout ce que cela peut comporter d'inhibitions comme de fatuité, devons considérer objectivement les limites de notre savoir face à un objet qui lui est étranger ; d'un autre côté, nous ne pouvons, magiquement, nous transformer en indigènes, changer de culture pour y voir plus clair ; et, de toute façon, c'est un autre masque qui viendrait recouvrir nos yeux :

« L'identification [...] (le désir d'être ce qu'est l'autre ou comme l'autre ou à la place de l'autre ; on voudrait l'être sans pouvoir l'être absolument) [...], est un désir de présence où se révèle finalement un 'manque à être' suivant le mot de J. Lacan. Le choix d'objet (ou investissement d'objet) s'effectue dans une demande sous la forme d'une alternative : avoir ou n'avoir pas. Toute demande implique les deux pôles opposés de l'être et de l'avoir : 'Ce qu'on a, on ne l'est pas ; ce que l'on est, on ne l'a pas' (J. Lacan). »<sup>17</sup>

Parfois l'être-chercheur vacille au bord du gouffre de l'inconnu et vient la tentation de tout jeter aux orties, les méthodes patiemment apprises, les expériences passées, et de s'en retourner, ou de rester pour vivre simplement, sans se poser de question... Mais cela aussi est impossible, car cette décision serait-elle prise (sans même savoir si elle est matériellement réalisable), l'esprit questionneur est en nous toujours le plus fort ; plus ou moins rapidement, insidieusement, il réapparaît. Alors ? Il faut se mettre à l'écoute de la réalité, apprendre à voir d'un regard neuf un monde nouveau, observer, chercher à comprendre sans préjuger ; dans un deuxième temps seulement, on peut tenter de reconstruire un édifice de points de repère, on peut s'autoriser à se souvenir des méthodes analytiques utilisées ailleurs et se demander dans quelle mesure elles peuvent s'appliquer ici. Le chercheur ne doit pas tendre à nier son étrangéité, mais l'assumer et savoir s'en servir. En un mot, la réalité nouvelle doit susciter, selon l'expression chère à Gaston Bachelard, une « philosophie

15. WANE : 385.

16. P. Radin, cité par EVANS-PRITCHARD : 99.

17. M.-C. ORTIGUES et E. ORTIGUES, *Œdipe africain*, Paris, Plon, 1966 : 68-69.

dialoguée » où se rencontrent deux cultures, sans règle de préséance, mais avec l'espoir, la certitude que la richesse de l'une enrichira et éclairera l'autre dans un mouvement ininterrompu. Ainsi, non seulement le chercheur peut-il arriver à saisir mieux la culture « étrange » qui lui est donnée à pénétrer, mais encore il aboutira à une compréhension bien plus profonde de sa propre culture et de son insertion dans celle-ci. Cette façon de procéder lui permettra en outre de prévenir le statisme pour laisser se déployer ensemble la dynamique des sociétés en mutation et la dynamique de la recherche elle-même. En effet :

« Les processus de la mutation sociale ne sont pas ' donnés ' d'une manière directe au sociologue, ils ont une existence ' souterraine ' avant de devenir manifestes et de provoquer les transformations dont ils sont les agents. Ils imposent une démarche sociologique de caractère critique, capable de détecter les courants du changement sous les eaux mortes de la continuité. »<sup>18</sup>

Ceci introduit à un autre aspect du problème : d'une part les sociétés du monde « développé » sont différentes des sociétés du « Tiers monde », et les modes d'investigation sociale ne sauraient être identiques ici et là ; d'autre part, les sociétés du « Tiers monde » sont plongées dans l'histoire au même titre que les autres et l'ont été de tout temps, elles sont donc en mouvement, ou, pour reprendre la terminologie qui a cours aujourd'hui, elles sont en transition, en mutation ; c'est donc à la mise au jour des réalités dynamiques et non des apparences ou des partis pris statiques que doit s'atteler le sociologue. Cela n'est pas sans incidence sur les méthodes qu'il doit employer.

Mais il peut encore y avoir quiproquo sur ces notions de « mutation », de « transition » dans la mesure où n'est pas toujours très bien précisé l'aboutissement des processus qu'elles tentent de désigner ; sans doute serait-ce discours de pythoïse que prédire ce que sera l'Afrique dans un siècle. Cependant, il faut tout de même récuser quelques hypothèses stérilisantes : la mutation que connaissent ces sociétés n'est pas de même nature, ne va pas au même pas que celles qui furent à l'œuvre du xvi<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle en Europe ; le processus historique vécu par les sociétés du « Tiers monde » ne reproduit pas point par point la structure de l'histoire de l'Europe occidentale ou des États-Unis, ni même du Japon ou de l'URSS, et ne peut la reproduire ; ainsi, il ne saurait être question d' « étapes de la croissance » qui seraient universelles et intemporelles. Pareillement, la transition n'est pas transition vers on ne sait trop quel syncrétisme de tradition et de modernité, de sentiment nègre et de raison hellène, sécrétions d'une sociologie superficiellement dualiste, mais profondément occidentalocentriste<sup>19</sup>. Nous sommes en présence de phéno-

18. G. BALANDIER, *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, Presses universitaires de France, 1971 : 86.

19. Y. BENOT, *Qu'est-ce que le sous-développement ?*, Paris, Maspero, 1973, 186 p. (« Petite collection Maspero » 112) ; S. AMIN, *L'accumulation à l'échelle mondiale. Critique de la théorie du sous-développement*, Dakar, IFAN/Paris, Anthropos, 1971, 620 p. ; GUNDER-FRANCK.

mènes neufs, inédits, et pour parvenir à ne pas les réduire aux dimensions d'une transposition il faut, en les abordant, adopter des méthodes d'approche qui s'efforcent d'être à leur mesure. Insister à ce point sur la « spécificité », sur l'originalité n'est pas nier toute possibilité de généralisation, ne revient pas à refuser la recherche et la découverte de tendances à caractère universel. C'en est, au contraire, l'une des conditions si l'on souhaite que ces dernières ne soient pas trop artificielles ; que, non seulement, elles aboutissent à une description acceptable de la réalité, mais encore permettent d'agir en vue de sa transformation.

Une sociologie du « sous-développement » qui ne soit pas une « sociologie sous-développée » ne pourra donc procéder que d'une critique des méthodes traditionnelles de la sociologie qui a vu le jour en Europe et en Amérique du Nord, comme de l'anthropologie qui s'est constituée durant la période coloniale.

## *2. Les questions de la sociologie*

C'est dans cette perspective que nous voudrions maintenant examiner quelques-unes des techniques d'enquête habituellement convoquées dans le champ sociologique. Cette confrontation, nous avons été conduits à y procéder un peu malgré nous, forcés dans nos derniers retranchements idéologiques par l'insignifiance des réponses obtenues après passation d'un questionnaire chez des étudiants camerounais. Elle porte donc la marque des problèmes particuliers qui l'ont suscitée et ne saurait avoir de valeur autre qu'indicative. Un mot encore cependant : nous parlerons désormais surtout des problèmes touchant les jeunes intellectuels africains, les étudiants ; si notre travail avait porté sur d'autres catégories sociales, il en aurait sans doute été différent. Pourtant, peut-être n'est-ce pas là que gîte la limitation première de notre discours, puisque nous refusons cette conception dualiste des sociétés africaines qui fait des urbains des êtres essentiellement différents des ruraux, oubliant qu'en Afrique, comme ailleurs, voire plus qu'ailleurs, la campagne, la « brousse », est reliée à la ville sans solution de continuité, économiquement et socialement ; mais limitation plutôt du fait que nous n'avons pu entreprendre la vérification systématique des hypothèses avancées.

### *Les enquêtes par questionnaire*

Le questionnaire est une technique délicate à manier : l'affirmer est devenu un lieu commun à la sociologie contemporaine. D'un côté, c'est un outil pratique, permettant de travailler rapidement et d'obtenir des résultats simples, propres et nets ; de l'autre, c'est un instrument peu précis et passablement déformant, dont il faut minutieusement contrôler l'application, un instrument n'autorisant que l'esquisse d'une image discutabile de la réalité envisagée.

En outre, le questionnaire fait resurgir tous les problèmes liés à la « communication ». Poser une question implique en effet que le questionneur et le questionné sont, à un moment et dans une situation donnés, en un état potentiel de compréhension mutuelle, non seulement quant à la langue utilisée, mais aussi pour tout ce qui a trait aux codes sociaux auxquels il est fait référence.

Enfin, le questionnaire (et ce d'autant plus qu'il contient un grand nombre de questions fermées) peut être utilisé lorsqu'on dispose au départ d'hypothèses *claires et précises*<sup>20</sup> ; or, dans une telle situation, ce peut difficilement être le cas, même si la pré-enquête est conduite avec une extrême circonspection<sup>21</sup>.

Pour descendre d'un cran, si la question fermée autorise un dépouillement plus rapide des résultats d'une enquête, elle entraîne aussi un risque de beaucoup plus grande distorsion. Pour qu'une question puisse être posée valablement, il faut qu'il y ait adéquation parfaite des cadres de référence utilisés par l'enquêteur et l'enquêté ; que le sens et la valeur des mots soient identiques chez l'un et l'autre. Face à un phénomène présumé et tout au plus latent que l'on doit pressentir à défaut de le pouvoir décrire, on ne peut avancer chaque mot qu'avec d'infinies précautions, qu'après l'avoir soigneusement testé car il est impossible d'en définir *a priori* le poids, de prévoir les réactions qu'il déclenchera.

La question fermée, même dans une situation d'enquête optimale, est un outil de très faible précision si l'on considère uniquement la matière des réponses obtenues. En outre, elle intervient au niveau même de la formulation de la réponse, du choix de la réponse. Toute question est une incitation à répondre<sup>22</sup>, mais à répondre dans un certain sens ; la question fermée emprisonne au surplus l'interrogé puisqu'il n'y peut s'exprimer librement : face à un problème particulier, sélectionné par l'enquêteur, il lui est demandé de répondre par oui ou par non. La réponse à une question fermée n'indique jamais la réaction de l'interrogé devant un problème qui le concerne directement, mais un compromis boiteux entre l'opinion de l'interrogé et l'idée que l'interrogateur se fait des opinions possibles de l'interrogé... L'inattendu, la nouveauté n'y ont donc

20. Cf. par exemple Roger PINTO et Madeleine GRAWITZ, *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1967, XII-935 p. (« Précis Dalloz ») ; Georges GRANAI, « Technique de l'enquête sociologique », in G. GURVITCH, ed., *Traité de sociologie*, t. I, Paris, PUF, 1967 : 135-151.

21. Cf. entre autres NDIAYE ; Pierre FOUGEYROLLAS, « Phénomènes d'acculturation chez les étudiants de la Cité universitaire de Dakar », *Revue française de Sociologie*, IV (4), 1963 : 411-423 ; O. KLINEBERG & M. ZAVALLONI, *Nationalism and Tribalism among African Students. A Study of Social Identity*, Paris-La Haye, Mouton, 1969, VIII-324 p. ; Joel D. BARKAN, *An African Dilemma. University Students, Development and Politics in Ghana, Tanzania and Uganda*, Nairobi, Oxford University Press, 1975, XVII-259 p. ; YANNOPOULOS et MARTIN.

22. « Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication ; même s'il nie l'évidence, il affirme que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper, il spéculé sur la foi dans le témoignage. » (J. LACAN, *Écrits I*, Paris, Seuil, 1966 : 128.)

pas de place, sans parler de la fantaisie, pourtant bien révélatrice de tendances profondes que l'on sait rarement comment atteindre<sup>23</sup>.

Et ces réserves s'appliquent avec autant de force dans le cas de questions semi-ouvertes (ou ce qui les définit probablement mieux, préformées) car à la limite, face à une question fermée, l'interrogé peut choisir de ne pas répondre, faire du silence sa réponse, bien que la tradition scolaire occidentale crée souvent des résistances à l'adoption d'une telle attitude ; dans une question préformée, des réponses lui sont suggérées et l'incitation à cocher l'une d'entre elles est encore plus pesante, la détermination par l'enquêteur, plus forte. Génératrices d'erreurs sont aussi les questions suivies de réponses « préformées moyennes » où entre deux extrêmes est inscrite une position supposée médiane ; ce type de compromis, construit dans l'abstrait, ne se rattache souvent à aucune réalité, si l'on s'en tient à la lettre de la proposition, et son choix peut correspondre à des motivations n'ayant que peu de rapport avec son sens explicite.

Enfin, les questionnaires qui cherchent à faire apparaître des attitudes, des opinions quant à des idées générales ne peuvent se limiter à interroger dans l'abstrait, à faire jouer les mots sans jamais en référer aux réalités qu'ils sont réputés recouvrir. C'est seulement en mêlant aux questions d'attitude pures des interrogations sur des problèmes concrets que l'on peut vérifier que les terminologies idéologiques sont bien perçues et vécues de la même manière par l'enquêteur et l'enquêté ; et que le seul verbe, par une sorte de magie intrinsèque, ne provoque pas des réactions automatiques liées à la « musique », à des habitudes de lire ou d'entendre — des réactions en fait profondément différentes des attitudes qui se seraient spontanément manifestées à l'occasion de la confrontation avec une situation par laquelle l'interrogé se sent concerné, dans laquelle il se sent impliqué<sup>24</sup>.

Le questionnaire apparaît donc comme une technique fort peu efficace pour tenter d'élucider les intérêts manifestés, les conflits vécus, la vision du passé, les interrogations devant l'avenir. Mais cela n'est pas tout. Il n'est pas possible d'évacuer, non plus, le fait que ces questionnaires planent au-dessus d'un énorme fossé culturel lorsque enquêteur et enquêté ne sont pas de la même terre ; et les enquêtes ne peuvent que s'en ressentir. Déjà, dans un même pays, lorsque l'interrogateur et l'interrogé parlent une langue largement identique, lorsqu'ils ont en commun des habitudes de penser et d'agir moulées dans un cadre national, des différences de culture peuvent se faire sentir et peser assez fortement pour conduire à rejeter le questionnaire comme un instrument inadéquat :

« Tous les enquêteurs s'accordent à penser que le questionnaire standardisé, comportant une suite obligatoire de questions ouvertes ou fermées n'est pas un bon

23. S. FREUD, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1969, 377 p. (« Idées » 198).

24. Dans les enquêtes citées plus haut, les questions portant sur le « socialisme » ou l'« unité africaine » mettent très précisément en évidence le rôle de ces mots stimuli déclenchant presque mécaniquement des réponses stéréotypées.

procédé d'investigation en milieu rural [...] L'entretien mené à l'aide d'une série de questions ouvertes ou l'entretien de forme clinique (' non directif ') débutant sur une consigne très générale [...] paraissent moins éloignés des habitudes rurales. »<sup>25</sup>

Que doit-il en être alors dans des sociétés profondément différentes des nôtres ? Lorsque les seuls fils ténus qui nous relient aux hommes de ce monde sont d'autant plus trompeurs qu'ils masquent les distances véritables ; lorsque la prise en considération des apparences de champ culturel commun est d'autant plus dangereuse qu'elle a tendance à faire oublier que ces fragments sont les restes d'une tentative pour sculpter à « notre » image des individus signalés par une silhouette différente que nous refusions de percevoir comme telle ; et que cette tentative de remodelage a laissé des souvenirs douloureux, a entraîné des réactions dont il doit être tenu compte dans toute interprétation.

Utiliser un questionnaire en ces conditions aboutit donc inéluctablement à renforcer les distorsions causées par une éventuelle construction maladroite du questionnaire, par une pré-enquête trop superficiellement conduite, et par son application à des phénomènes non précis et non superficiels. Dans le meilleur des cas, il prendra l'apparence d'un constat d'incohérence, puisque les réponses se rapporteront à un objet plus ou moins éloigné de celui qui motivait la question : l'interrogé répond à la question qu'il lit, à un message qu'il décode à l'aide de ses acquis culturels ; l'interrogateur lit une réponse en fonction, et en fonction seulement (d'autant plus qu'il y a codage et mise sur cartes des réponses), de la question qu'il a posée. S'il n'y a pas symétrie parfaite des deux termes de ce système, il fonctionnera normalement de manière aberrante. Dans le pire des cas, le questionnaire sera construit de telle sorte que les réponses seront inscrites dans les interrogations mêmes, quelles qu'en soient les ouvertures apparentes ; alors l'enquêteur aura peut-être la joie de pouvoir construire des échelles, de polir d'habiles commentaires ; il ne se heurtera plus à l'incohérence mais, sans s'en douter souvent, en sera réduit à jouer avec son propre reflet, à discourir sur un texte qu'il a lui-même écrit et qui lui revient au terme d'un voyage circulaire. En paraphrasant M.-C. Ortigues et P. Martino, on pourrait dire : « Il est nécessaire que l'enquêteur soit toujours conscient des figures que lui-même trace dans le champ de la compréhension, sous peine d'ignorer ensuite qu'il s'efforce de déchiffrer la trace de ses propres pas. »<sup>26</sup>

On nous objectera peut-être que, s'agissant d'étudiants, de jeunes intellectuels ou, en général, d'individus aptes à lire un questionnaire rédigé en français ou en anglais et à y répondre, les problèmes de communication ne doivent pas être si grands ; que nous avons tendance à dramatiser, à particulariser à l'excès ; qu'en réalité, eux et nous avons été formés selon

25. H. MENDRAS, *La fin des paysans. Innovations et changements dans l'agriculture française*, Paris, SEDEIS, 1967 : 330-331 (« Futurible »).

26. M.-C. ORTIGUES et P. MARTINO, « Psychologie clinique et psychiatrie en milieu africain », *Psychopathologie africaine*, I (2), 1965 : 252. Nous nous sommes bornés à remplacer, dans cette phrase, « clinicien » par « enquêteur ».

les canons des écoles occidentales, même si les lieux d'enseignement n'étaient pas les mêmes. Voire ! Car, à un premier niveau, le langage que tiennent les étudiants africains est loin d'être semblable à celui qu'utilisent des étudiants d'Occident ; sans compter que, bien évidemment, ce langage ne *dit* pas la même chose. Et puis, tous les observateurs s'accordent sur le fait que les jeunes intellectuels africains se trouvent à la croisée de deux cultures : ils participent de la culture occidentale, puisqu'ils en ont fréquenté les écoles et les facultés, qu'ils en ont dévoré les écrits ; mais nier que les années d'enfance, passées pour beaucoup dans des villages où les règles de vie « traditionnelles » ont encore (au moins partiellement) cours, si déformées qu'elles aient été par la colonisation ; que les soins prodigués, pour d'autres, en milieu urbain, certes, mais par des parents qui avaient eux-mêmes connu le village, dans le va-et-vient des oncles et des cousins qui profitaient de leur présence pour monter quelquefois à la ville ; nier que tout cela, intervenant au fil des années capitales de la formation, n'a pas influencé les personnalités au point d'infléchir fortement les normes et les valeurs que voulait imposer l'école européenne, au point de décentrer les cadres de référence importés par les Occidentaux ; nier que la rencontre de la culture africaine « traditionnelle » et d'une culture européenne *exportée* — ce qui déjà la rendait différente de la nôtre — était la source d'un courant dynamique, d'un flot tumultueux de changements : cela serait absurde. Même avec de jeunes intellectuels, nous nous trouvons donc face à l'inconnu, face à des individus issus d'une culture différente que nous connaissons d'autant moins qu'elle n'est nullement stabilisée, que ses structures ne sont pas fixes. En admettant que nous ayons une bonne connaissance de notre culture d'origine, que nous ayons consciencieusement parcouru la littérature concernant les sociétés africaines « traditionnelles » et les problèmes de l'Afrique contemporaine, cela ne nous permet pas de mesurer précisément la distance qui nous sépare des intellectuels africains (donc aussi, et sans doute plus, des masses populaires urbanisées ou non), encore moins de savoir ce qui la peuple et donc de rédiger (de traduire, faudrait-il peut-être écrire) des questions.

Bien sûr, des générations successives d'ethnologues nous ont fait accéder à une connaissance toujours plus affinée d'un certain nombre de sociétés « traditionnelles » africaines. Et cet apport est pour nous d'une importance capitale : il permet d'essayer de saisir le mouvement, de tenter de voir ce qui est en train de se transformer. Pourtant, souvent, leurs travaux s'intéressent plus à ce qui fut qu'à ce qui évolue ; à ce qui subsiste qu'à ce qui devient. Plus encore, leurs recherches s'attaquent à des structures manifestes sans pouvoir percer très profondément la couche qui les recouvre.

Les réalités sociales se modifient aujourd'hui avec une vitesse extrême ; il n'en reste pas moins que les manières de vivre ces réalités, de les organiser pour pouvoir s'y situer soi-même ne suivent pas du même pas. C'est une des raisons pour lesquelles, malgré les contacts culturels plus ou

moins imposés par la force entre l'Occident et l'Afrique, quelles qu'aient été, d'un bord ou de l'autre d'ailleurs, les assimilations, la structuration de la personnalité ne peut être identique ici et là ; donc doivent différer les moments et les lieux des questions qui sont posées.

« Le sentiment vécu d'être une Personne, de posséder une identité personnelle, correspond sans aucun doute à une réalité psychologique dans la culture occidentale aussi bien que dans la culture africaine. Mais pour exister, ce sentiment [...] a besoin de points d'appui, de fondements et de garanties, par exemple de la reconnaissance par Autrui. L'ensemble de ces fondements constitue la définition réelle de la notion de personne. Elle peut donc varier d'une culture à l'autre ».<sup>27</sup>

Mais, pour autrui justement, pour quelqu'un venu d'ailleurs, le processus selon lequel se construit le « sentiment d'être une Personne », les mutations qu'il peut subir à l'occasion, ne sont pas un donné immédiat, repérable par observation plus ou moins approfondie. Il y a longtemps que les marxistes insistent sur les décalages qui peuvent exister entre l'évolution des infrastructures politico-économiques et celles des peuples qui les créent et les vivent ; c'est un phénomène semblable que décrivent, avec d'autres mots bien sûr, les psychologues et psychanalystes qui travaillent aujourd'hui dans certains centres d'Afrique : « A travers les matériaux recueillis dans les psychothérapies, nous avons pu constater qu'il existe *un décalage permanent entre les structures sociales et les structures psychologiques. Les premières évoluent plus rapidement que les secondes.* »<sup>28</sup>

On peut en lire bon nombre d'exemples dans les compte rendus de recherche publiés par *Psychopathologie africaine* (Dakar) et il serait trop long de les citer ici. Bref, les spécialistes ayant une longue habitude du travail en Afrique s'accordent à reconnaître que non seulement il existe, entre les sociétés africaines et les nôtres, des différences d'organisation, de système de valeurs, de normes et de conduites, etc., mais encore que les fondations qui les sous-tendent sont étrangères les unes aux autres et que, par conséquent, les cadres de référence auxquels, face à toute interrogation, se reportent les individus sont architecturés différemment. Dans ces conditions, les questions signifiantes ne peuvent être les mêmes dans une culture et dans une autre ; cela n'implique pas que le dialogue, ou plus prosaïquement la passation d'un questionnaire, n'est pas possible, mais que le poids et le sens des mots, leur insertion dans un système structuré qui est en fait une véritable façon de construire le monde englobant, ne sont pas identiques. Et ce, quelles que soient les apparences, quelle que soit la proximité des langages et des vocabulaires utilisés de part et d'autre : à la superposition des signifiants ne correspond pas nécessairement une consubstantialité des signifiés...

27. D. SCHURMANS, « Significations psychodynamiques et fonctions culturelles des interprétations traditionnelles wolof des maladies mentales », *Psychopathologie africaine*, VII (1), 1971 : 92.

28. N. LE GUERINEL, « Le langage du corps chez l'Africain », *Psychopathologie africaine*, VII (1), 1971 : 55 (souligné par l'auteur).

Les questions posées peuvent donc entraîner des réponses qui ne leur correspondent pas ; mais il y a plus fondamental encore : le fait même de poser des questions, ou certaines questions, peut être ressenti comme une intrusion intolérable dans l'univers d'autrui :

« En France, la situation de l'interrogatoire pose des problèmes connus, étudiés, mais qui à notre connaissance ne remettent pas en cause la situation même ' questionneur-questionné '. Cette situation est intégrée par la culture. Il n'en va pas de même ici (au Sénégal). Les recherches sur les thérapeutiques traditionnelles nous ont appris que le marabout ou le guérisseur ne se livrent pas à un interrogatoire comparable au nôtre [...] Ici, les questions directes [sur la vie personnelle et familiale] sont ressenties comme déplacées, indiscrettes, voire agressives ou dangereuses en dehors de celles visant à faire préciser par l'arrivant ses coordonnées spatio-temporelles. »<sup>29</sup>

Ces problèmes ne sont pas vraiment neufs, même s'ils sont formulés ici de façon inhabituelle. En fait, les ethnologues les ont toujours connus, et ils ont appris à les résoudre dans la mesure du possible. Étrangers, ils sont arrivés dans des sociétés qu'ils ne connaissaient pas, ou desquelles ils n'avaient qu'une fréquentation livresque ; puis, peu à peu, ils se sont fait admettre, ont appris à poser des questions, ont appris à comprendre les réponses qu'on leur faisait, ont assimilé les règles de vie de ces peuples avec lesquels ils étaient devenus intimement liés ; bref, ils ont réussi à entrer dans un système pour mieux pouvoir le décrire, et parfois l'expliquer. Cela n'était possible qu'au prix d'un travail acharné, étalé sur de longues années, sur toute une vie souvent ; qu'à la faveur aussi de qualités humaines peu communes car, en ce domaine, les « techniques » ne sont rien sans l'ouverture à l'autre. Mais, cette entreprise, quelques hommes ont pu arriver à son terme parce que les sociétés dans lesquelles ils s'ingéraient étaient réglées par un même système de valeurs et de croyances, système qui n'était pas figé, certes, mais dont ils pouvaient suivre l'évolution, dont les cadres de référence n'éclataient pas à tout propos ; un système qui n'était encore ni totalement sapé, ni brutalement attaqué de front par d'autres modes de pensée venus d'ailleurs, où les valeurs ne se percutaient ni ne se recouvraient.

Dans les pays d'Afrique contemporaine, chez les élites urbaines tout particulièrement — mais ce phénomène agit de plus en plus profondément —, il n'en va plus ainsi. Il n'est plus sûr de se référer aux cadres de référence ; de croire aux systèmes de croyance ; de se fier aux règles et aux valeurs, quelles qu'elles soient, d'où qu'elles viennent. Les visions du monde et des hommes issues des sociétés « traditionnelles » ou des cultures occidentales, ou encore d'ensembles syncrétiques, à la fois proches et différents de tous les éléments d'où ils dérivent, se culbutent, se chevauchent, s'unissent, entrent en conflit, dansent une ronde infernale qui les rend insaisissables. L'interrogation renvoie non plus à un cadre reconnu mais à une multitude de possibilités, multitude en instabilité

29. ORTIGUES et MARTINO : 244.

permanente, différente selon les individus, différente selon les questions. Que reste-t-il alors à demander ? Quel sens cela a-t-il d'interroger ?

Car, en outre, à ce bouillonnement difficilement sondable correspond ce que, faute d'un terme meilleur, certains ont été conduits à nommer « néo-langage », lui-même tout aussi mobile et fuyant<sup>30</sup> ; un « néo-langage » paravent qui présente sous une forme « moderne », sous un déguisement occidental, une réalité vécue profondément différente. Cette forme particulière d'expression est d'autant plus difficile à percer qu'elle masque l'« innommable », quelque chose qui n'a sa place dans aucun des langages potentiellement utilisables<sup>31</sup>. Or, ce « néo-langage » non plus que la réalité mouvante qu'il recouvre ne peuvent s'épanouir, ni même bourgeonner entre les barreaux d'un questionnaire structuré puisque l'interrogé y est poussé, y est quasiment contraint à adopter le langage de l'interrogateur, même s'il ne le comprend qu'imparfaitement et, nous l'avons vu, la simple adhésion à un langage étranger entraîne automatiquement des déformations considérables du vécu qui devrait s'exprimer.

Décidément, de quelque côté qu'on l'empoigne, la méthode du questionnaire ne peut être considérée comme satisfaisante lorsqu'il s'agit de s'embarquer vers des terres encore largement inexplorées.

### *Les entretiens*

Une enquête menée à l'aide d'une série d'interviews, entretiens centrés ou entretiens à réponse libre, donnerait-elle de meilleurs résultats ?

Ces méthodes ont l'avantage de préserver, au fil des échanges, la permanence d'un certain nombre de points de repère permettant, par la suite, un traitement statistique des réponses obtenues, tout en laissant à l'interrogé une liberté beaucoup plus grande pour s'exprimer dans son langage à lui. Les éléments d'information que permettent de recueillir les divers types d'entretiens préparés sont plus riches que la matière des réponses à un questionnaire traditionnel. Pourtant, subsiste un écueil : interview ou questionnaire, la question demeure indispensable, clef de voûte de tout l'appareil investigateur. Et si la question reste fidèle au poste, inébranlable, ses effets seront fondamentalement identiques, qu'elle soit posée par oral ou par écrit ; l'initiative reste tout entière, à tous les instants cruciaux, du ressort de l'enquêteur : la direction donnée est la sienne propre ; le langage et les cadres de référence dominants lui appartiennent.

Il ne s'agit pas ici de mettre en cause la valeur de toute information obtenue grâce aux entretiens, de même que nous n'avons pas l'intention de démolir pierre à pierre les questionnaires ; mais nous achoppons toujours sur la spécificité de la réalité que nous voulons faire parler : nous

30. LE GUERINEL.

31. Et, dans cette perspective, bien que sur un plan sensiblement différent, il y aurait probablement beaucoup à dire des pidgins ou des créoles.

sommes une fois encore confrontés à des problèmes d'étrangéité culturelle, de profondeur et de latence des phénomènes étudiés, de dynamique et de mouvement. Face à ce mur qu'il nous faut bien franchir si nous voulons aller de l'avant, nous sommes forcés de reconnaître que ni les questionnaires ni les entretiens ne nous fournissent une échelle suffisamment haute. Et ce, pour en revenir aux entretiens, d'autant plus que les avantages évidents qu'ils présentent par rapport aux questionnaires sont compensés par une mise en situation très particulière de l'enquêteur et de l'enquêté, l'un vis-à-vis de l'autre.

D'un côté, devant les difficultés de compréhension qu'il pourra rencontrer au cours de l'entretien, l'enquêteur qui reste malgré tout le « demandeur », celui par qui tout cela est arrivé et qui de ce fait conserve, quoi qu'il en ait, un rôle de meneur du discours, l'enquêteur n'aura-t-il pas tendance, pour raffermir le sol qu'il sent fuir sous ses pieds, à reprendre l'entretien en mains et à l'orienter vers des terrains moins mouvants — mais, par là même, à briser à coup sûr la spontanéité de son interlocuteur, à casser ses élans propres où est inscrit pourtant l'objet qu'il cherche en vain ?

A l'inverse, dans ce type de relation duelle où chacun ne peut se définir que par rapport à l'autre, quelles pourront être les attitudes d'un Africain face à l'interrogateur européen ? Peut-être cherchera-t-il à lui être agréable, pour une raison ou une autre, ou simplement parce que c'en est l'habitude, sinon encore la règle ? Peut-être tentera-t-il de comprendre au mieux ce que le Blanc veut lui faire dire, ce qu'il aimerait entendre de sa bouche, et le lui dira-t-il ? Au contraire, peut-être l'interrogé ne voudra-t-il jamais entrer dans le jeu, dans aucun jeu, et ne fournira-t-il que des réponses insignifiantes ou franchement agressives ?

Ce sont là deux pôles autour desquels peuvent s'organiser une infinité d'attitudes déterminées par les personnalités des deux individus en présence ; par l'image qu'ils veulent donner d'eux-mêmes face à l'autre. Les mirages sont ici infinis, d'autant plus que sont mises en scène dans cette situation toutes les modalités possibles des rapports passés ou présents entre Blancs et Africains ; la colonisation, la domination, l'usage de la force ou de la corruption, la bonne volonté ou le paternalisme ; de l'autre côté, la résistance passive, la révolte, le conformisme, la servilité, l'aliénation culturelle. Leur irruption dans l'entretien est inévitable ; les effets de celle-ci, imprévisibles<sup>32</sup>.

Que reste-t-il alors de la méthode ? Que découvre-t-elle vraiment ? La non-directivité elle-même n'est pas d'un grand secours, puisque si « neutre et bienveillant » que soit l'interrogateur, il n'en arbore pas moins son origine et porte donc les stigmates qu'ont attachés à sa peau des siècles d'oppression et de domination. Il est possible que l'emploi d'enquêteurs africains tempère ce type de déformations ; encore que la relation

32. Jacqueline PALMADE, *Conflits de transculturation chez des cadres moyens au Cameroun et au Sénégal*, Paris, Université de Paris VII, 1972, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, 565-xv p.

existant entre enquêteurs africains, « maître d'œuvre » étranger et enquêtés n'aillent pas non plus sans problèmes<sup>33</sup>. Mais la méthode, le mode d'intervention sont eux aussi liés à un certain pouvoir, donc à l'histoire et à la façon dont elle est vécue et assumée aujourd'hui.

### 3. *La sociologie sans question ?*

La troisième technique que nous voudrions aborder est celle de la « dynamique de groupe non directive » et c'est, dans notre travail concret, celle qui nous a apporté le plus de satisfactions. Nous dirons bientôt les avantages que nous pensons y avoir trouvés ; mais cela ne doit pas faire perdre de vue qu'elle est infiniment moins maniable, infiniment moins pratique que l'enquête par questionnaires ou par entretiens centrés. Réunir un groupe n'est pas toujours chose facile ; mettre par écrit le texte de la discussion est parfois long et éprouvant, surtout lorsque l'enregistrement n'en est pas réalisé dans des conditions techniques optimales, ce qui est bien souvent le cas ; enfin l'analyse du contenu du sténogramme se prête difficilement à traitement statistique. Et puis, reste à évaluer l'exemplarité du ou des groupes réunis par rapport à la fois à la population envisagée et aux problèmes étudiés.

Néanmoins, si l'on s'en tient, pour commencer, aux dangers que recèle la mise en présence d'un enquêteur européen et d'enquêtés africains, la dynamique de groupe permet de progresser avec une souplesse beaucoup plus grande, avec infiniment moins de distorsions. Dans l'entretien, les protagonistes ne peuvent faire autrement que se définir l'un par rapport à l'autre, avec tous les risques que cela comporte ; dans un groupe, l'enquêteur est isolé au milieu d'un ensemble relativement homogène, il n'est pas ou, du moins, ne devrait pas être l'interlocuteur privilégié mais agit comme une sorte de catalyseur ; les participants ont sans doute besoin de se définir par rapport aux autres pour exister dans le groupe, mais cette perception de soi-même en situation, ainsi que la construction de l'image destinée à être consommée par les autres membres du groupe prennent une tout autre dimension. Parce que l'individu ne se pose plus face à un seul individu, mais par rapport à plusieurs, donc à un ensemble divers et non monolithique, l'image offerte sera beaucoup plus complexe, si tant est que n'apparaissent pas, de fil en aiguille, plusieurs images, successives ou simultanées. Les échanges entre participants sont véritablement échanges, communication, et non plus jeux de miroirs ou d'échos ; et il peut arriver que la présence de l'enquêteur soit, sinon réellement oubliée, du moins considérée comme de peu de poids, la discussion ayant créé un point focal autour duquel tous peuvent s'assembler. Plus encore, dans les relations multiples qui s'établissent au sein du groupe et se modifient au fil de son fonctionnement, l'enquêteur a la possibilité, plus qu'en tout autre situation d'enquête, de se définir, d'affirmer son caractère

33. G. ALTHABE ; dans un contexte différent mais sans doute ici pertinent.

étranger, de revendiquer sa différence et d'acquérir ainsi une place vraie au milieu des enquêtés qui, désormais, savent non seulement qui il est, mais encore comment il peut être utilisé, intégré au fonctionnement d'un groupe dont il est membre sans être identique aux autres membres.

D'ailleurs ne compte pas seulement ce qui est dit, ou plus exactement ne sont pas uniquement signifiants les thèmes apparus pris isolément, mais aussi le lieu et la manière de leur irruption, et surtout leur enchaînement. Là se lisent réellement l'évolution, la « dynamique » du groupe ; le mouvement des positions des uns par rapport aux autres ; le type de tensions ou de conflits qui se manifestent ; la façon dont ils sont manipulés ou résolus, ou laissés en suspens ; les conditions d'élaboration d'un consensus, etc. Tout cela est extrêmement « parlant » quant à l'intérêt des participants pour la consigne de départ, c'est-à-dire le degré d'implication qu'ils ressentent dans le problème choisi par l'enquêteur ; quant à ce qui constitue leurs interrogations cruciales, surtout si la consigne de départ est la plus vague possible ; quant à la manière dont ils vivent ces problèmes, dont ils envisagent de les faire évoluer.

Ainsi donc, lorsque l'observateur connaît mal la réalité qu'il vient interroger et qu'il ne peut, de ce fait, élaborer d'hypothèses claires et précises ; lorsqu'au surplus cette réalité se révèle difficilement saisissable parce qu'y sont innombrables les mouvements et les contradictions, dans l'instant même, parce que les dynamiques qui s'y nouent sont d'origines diverses et peuvent donner naissance à des référents aux diverses facettes, brillant de feux multiples suivant le point d'où l'œil les attaque ; bref, lorsque tout est bouillonnement, et bouillonnement étranger à l'enquêteur, la dynamique de groupe non directive présente des avantages inestimables sur l'enquête par questionnaires ou les séries d'entretiens centrés. Elle permet à l'autre (aux autres) de s'exprimer et ne l'embrigade pas ; elle lui permet de poser quelques-uns de ses problèmes et ne le force pas à répondre aux questions de l'enquêteur ; elle lui laisse la latitude de digresser, d'envisager, de s'envoler vers des horizons lointains, apparemment aux antipodes de l'objet de l'enquête mais peut-être souterrainement à lui relié, et ainsi de mettre au jour la réalité de son être. Cela n'a d'ailleurs pas grand-chose d'étonnant ; c'est un fait reconnu depuis longtemps que cette méthode conduit à une richesse d'information inégalée :

« ... Il apparaît que les informations recueillies [dans une interview de groupe] sont un peu différentes de celles obtenues par une simple addition d'opinions individuelles [...] La mise en présence de [participants] ayant des comportements différents favorise l'expression de certaines opinions, permet même à certaines révoltes de se manifester. L'interaction entre les membres du groupe favorise donc une mise en évidence des attitudes. »<sup>34</sup>

Cette technique est d'ailleurs fréquemment utilisée pour la recherche de motivations dans le cadre d'enquêtes de marché ; mais c'est, semble-t-il,

34. GRAWITZ, in PINTO et GRAWITZ : 795.

l'un des rares cas où elle est employée en tant que méthode de collecte de l'information. Par contre, on y recourt de plus en plus à des fins thérapeutiques ou de solution des conflits au sein d'institutions. Comme thérapie, elle vise à libérer la spontanéité créative de l'individu dans ses rapports avec l'environnement, à résoudre des conflits plus ou moins conscients par leur extériorisation et leur mise en scène aboutissant à la prise de conscience de leur existence et de leur nature. Dans un cadre institutionnel, elle met au jour les rôles et la place de chacun au sein d'un ensemble et permet d'amorcer la résolution des tensions qui s'y sont développées, de dédramatiser les conflits, donc d'améliorer son fonctionnement. Dans cette perspective, on l'a également mise en œuvre pour développer la circulation de l'information.

Ainsi la dynamique de groupe a été surtout employée jusqu'à maintenant dans des processus visant à la modification d'une réalité ; elle a été, le plus souvent, saisie comme une méthode active s'appliquant à une situation déterminée, dans un but déterminé. Même les chercheurs qui, comme Kurt Lewin, ont tenté de la théoriser au maximum en étudiant le fonctionnement et la structuration interne des groupes, ne l'ont pas vraiment sortie de ce cadre relativement étroit. Et c'est un fait remarquable que, compte tenu de l'efficacité éprouvée qu'on s'accorde à lui reconnaître, elle n'ait pas été plus fréquemment utilisée lors d'enquêtes qui ont pour but, justement, de faire apparaître des tendances profondes, en particulier dans le domaine de la sociologie politique.

Pourtant, ce tableau optimiste des résultats qu'il est possible d'atteindre grâce à la dynamique de groupe ne doit pas masquer que l'on en pourrait aussi donner une version pessimiste. Il n'est pas impossible que dans certaines situations la réunion de certaines personnalités puisse aboutir à un blocage du groupe : la constitution d'un front commun contre l'enquêteur ; l'absence de discussion ou la simple expression d'attitudes agressives vis-à-vis de l'intrus ; ou, sans aller jusque-là, la réduction de la dynamique de groupe à la mise en jeu par les participants de propos factices et non signifiants, destinés à l'animateur.

Ces possibilités doivent être prises en considération, mais la situation même de groupe rend théoriquement leur réalisation difficile et, en tout état de cause, extrêmement pénible et frustrante pour ceux qui s'y prêteraient. D'un autre côté, la dynamique de groupe ne fait que remettre en mouvement un type de pratique venu de la tradition, auquel les enquêtés africains sont habitués, dont ils connaissent les règles et par lequel ils se laissent entraîner sans réticences : ce que les ethnologues appelaient la « palabre ». Il est frappant de ce point de vue que les historiens de l'Afrique rejoignent les sociologues en leur intérêt pour l'information orale et la considèrent également d'un point de vue global comprenant le récit lui-même, mais aussi ses structures, ses modalités, les types de langage qu'il utilise, sa symbolique, etc.<sup>35</sup>.

35. Cf. notamment J. VANSINA, *Oral Tradition. A Study in Historical Methodology*, London, Routledge & Kegan Paul, 1965, xiv-226 p.

Il n'est pas question pour nous de prétendre qu'en fin de compte la dynamique de groupe n'est qu'une restitution des palabres d'autrefois sous un déguisement un peu différent ; il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'une tradition vivace qui a pu être, dans certains cas, valablement adaptée à la vie contemporaine. Nous confirmons dans cette opinion l'expérience propre que nous en avons faite, qui s'est déroulée sur un mode et un ton très différents de ceux que crée la situation de groupe en France, par exemple. Pour résumer, nous dirons que nous n'avons rencontré ni crainte devant la parole, ni envie devant la parole de l'autre qui incite à la forcer au silence ; apparemment, la parole est perçue comme appartenant à tous, la parole de l'autre respectée, sans forcément d'ailleurs qu'on adhère à ce qu'elle véhicule.

#### 4. « Une démarche de connaissance collective »

Et cette constatation débouche sur une interrogation plus fondamentale : quelle est la nature de l'information recueillie dans le champ sociologique ? Quelle est la valeur de l'information collectée lorsque enquêteur et enquêtés sont culturellement étrangers ? Ou, posée différemment, l'information, le savoir résultent-ils d'un flux univoque allant des seconds au premier ou n'existent-ils en profondeur que par allers et retours successifs et permanents ? « Entre enquêteurs et enquêtés, il n'y a pas de relation de sujet à objet, tous deux sont, tour à tour, ou simultanément chercheur et informateur au sein d'une démarche de connaissance collective... »<sup>36</sup>, répond Benoît Verhaegen.

De ceci, on peut tirer deux conséquences liées entre elles : d'une part, s'il y a « démarche de connaissance collective », l'enquêteur ne peut plus être saisi comme interrogateur, mais comme un autre qui apprend autant qu'il prend, qui donne autant qu'il reçoit ; d'autre part s'il donne, c'est qu'il estime avoir quelque chose à donner et ce qu'il donne n'est qu'à lui. La connaissance collective est donc lourdement tributaire non seulement des termes de l'échange, mais encore des termes échangés et, en poussant la logique à bout, on est enclin à penser que chaque collectif aboutit à une connaissance qui lui est propre, donc potentiellement différente de celle qu'aurait édifiée un collectif composé et structuré différemment.

Resurgit ici l'éternel problème de l'« interprétation » ou de l'« explication » en sociologie. Il est admis que toute recherche se déroule en fonction d'une théorie ; que toute enquête prend pour point de départ des hypothèses de travail, si vagues et indéterminées soient-elles. Mais, dans un mouvement inverse, ne faut-il pas convenir que toute démarche, toute technique en particulier ne peut être en harmonie qu'avec un certain type de théorie, qu'avec un certain type d'hypothèse ? Que toute

36. B. VERHAEGEN, *Rébellions au Congo*, t. II, Bruxelles, Centre de recherche et d'information socio-politiques (CRISP)/Kinshasa, Institut de recherches économiques et sociales (IRÈS), 1969 : XVI.

« démarche de connaissance collective » impliquant une situation d'égaux entre enquêteur et enquêtés marque la fin d'une sociologie du sous-développement qui fait *a priori* des sociétés rangées sous ce label des sociétés « primitives », des sociétés « attardées » ou, plus intellectuellement, des sociétés « aliénées » ? Qui pose que tout développement ne peut être qu'imitation et dénie à chaque peuple le droit de trouver son cheminement propre ?

C'est par rapport à ce type de discours, dominant il faut le craindre, que l'observateur « occidental-développé » doit se situer, par rapport aussi aux réseaux de relations tissés entre le monde « développé » et le « Tiers monde » et, pour ce qui nous concerne, entre ce monde « développé » et l'Afrique. L'on serait tenté de dire brutalement, il faut choisir son camp : ou se mettre à l'écoute des réalités, ou de l'extérieur les contraindre à se mouler dans un cadre tout exprès bâti pour elles.

Quant à nous, nous refusons l'idée que les sociétés d'Afrique noire sont des *patchworks* où l'on pourrait reconnaître, accolés bord à bord, des fragments appartenant à la « tradition » et des fragments venus d'Europe. Si nous parlons d'une Afrique en « mutation », se modelant selon des dynamiques intrinsèques (qui n'excluent nullement l'intégration d'éléments venus d'ailleurs), c'est que l'image d'une Afrique anhistorique, figée et à la remorque, en tout ce qui est « moderne », de l'Occident est un prétexte trop facile pour que, justement, soit refusé aux peuples et aux États africains le droit à n'être pas remorqués.

De même, à l'opposé de cette approche de l'Afrique qu'on pourrait taxer de paternaliste ou de néo-colonialiste, nous comprenons difficilement une série d'attitudes relevant d'un curieux « purisme » africaniste : les Africains ne font que nous copier, nous singer, affirment ses sectateurs ; ils sont incapables d'être vraiment eux-mêmes, de renouer avec la richesse de leurs traditions ; l'Afrique vraie se meurt de l'acculturation, l'âge d'or est perdu à jamais ; il faut arrêter ce mouvement ; il faut que nous apprenions aux Africains à retrouver leur personnalité ; que nous leur fassions comprendre qu'ils n'ont rien à gagner en s'inspirant de ce que nous avons fait...

Ce sont ces types de discours-intervention, les homélies en forme de « Il faut... », que nous refusons ; nous voulons simplement chercher à connaître et à comprendre. Mais il ne s'agit pas ici d'une feinte humilité, d'un objectivisme qui conduirait à la « neutralité ». Car le savoir, la connaissance ont une action transformatrice sur la réalité qu'ils veulent pénétrer, nous ne pouvons le méconnaître<sup>37</sup>. Cette action transformatrice, que l'on doit aussi saisir comme une transgression n'est pas unilatérale dans le domaine qui nous occupe ; il ne s'agit pas de pénétrer pour conquérir, mais d'apprendre — et l'on ne peut apprendre seul. Si nous voulons apprendre et savoir, il ne faut pas seulement prendre de l'autre ce qu'il veut bien nous offrir, mais aussi lui donner en échange quelque

chose qui nous appartienne en propre : la construction du savoir est avant tout collaboration.

Dans cette perspective, il n'est plus, bien évidemment, de neutralité ; il n'y a pas non plus de fatuité européano-centriste. Nous avons le droit d'avoir des opinions face aux réalités auxquelles nous sommes confrontés ; nous avons le droit de les émettre ; seul un rapport ouvert et égal peut mener au savoir, rapport qui ne peut exister sans conscience des différences, vécues comme respect de l'autre. Alors, il est bien évident qu'il ne s'agit plus de poser des questions et d'attendre une réponse sèche, simple et précise, mais d'engager un dialogue constructeur et transformateur. Et, pour en terminer, nous ne saurions trop souscrire à ce qu'écrivait Benoît Verhaegen :

« Toutes les caractéristiques concernant la méthode de connaissance, les techniques de recherche, les modalités de publication ont un but identique ; elles veulent créer une communication, un langage unifié et une véritable médiation entre la science et la société, entre le chercheur et l'objet de sa recherche, entre le savant et la politique, entre l'histoire et le sujet historique. »<sup>38</sup>

---

38. VERHAEGEN, concluant son introduction méthodologique au t. II : xxvi.